

GABRIELA TRUJILLO

JAMES GRAY

Sous le signe de Saturne

6	LE DERNIER DES CLASSIQUES
14	DANS LA CHAMBRE DES FILS
30	LA PROJECTION OU L'AMOUR
56	LA LOI DU PÈRE
80	L'ANGE DE L'HISTOIRE, UNE AFFAIRE MATERNELLE
96	LES FANTÔMES DU RÊVE AMÉRICAIN
124	LA SOLUTION ILLIMITÉE DE LA FÊTE
140	UNE FIN PROVISOIRE

**LE
DERNIER
DES
CLASSIQUES**

LA PREMIÈRE IMAGE

La première image serait celle d'un jeune homme en tenue de gala qui sourit fièrement, tenant entre ses mains un trophée. C'est une photo prise à Venise en 1994. James Gray vient de recevoir des mains de Monica Vitti la première récompense de sa carrière, un Lion d'argent pour *Little Odessa*. Vitti, les épaules drapées d'organza, intemporelle derrière la blondeur mythique qui encadre ses grandes lunettes ovales, lorgne encore la statuette. Comme si, en grande prêtresse du festival qu'elle a eu tant de fois à ses pieds, elle confiait avec une pointe de souci le précieux trophée à l'impétrant Américain à peine sorti de l'adolescence, se demandant s'il a les mains moites ou les épaules assez solides. James Gray, les cheveux et la barbe d'un roux acajou, regarde devant lui, sourire ample et menton haut. Son nœud papillon est de travers, mais ce soir le protocole semble le dernier de ses soucis et il a bien raison puisqu'à 25 ans, il regarde la presse internationale en face, lauréat de l'un des plus grands festivals de cinéma au monde pour son premier long métrage. À sa grande surprise – lui qui pensait rentrer bredouille avait pris l'avion pour traverser l'Atlantique et avait dû aussitôt rebrousser chemin –, *Little Odessa* a décroché le prix du meilleur réalisateur. Une reconnaissance certes partagée cette année-là avec Peter Jackson et Carlo Mazzacurati (ils en étaient à leurs quatrième et cinquième films respectivement), mais qui laisse augurer d'une carrière prometteuse.

Cette photo de James Gray avec Monica Vitti à Venise n'a pas vraiment circulé, elle sera visible bien des années plus tard, lorsque le jeune homme sera devenu un réalisateur de renom. Longtemps, il est resté l'icône discrète du cinéma d'auteur américain et, de mémoire

cinéphile, les premières images qui ont circulé sont celles de ses films, des fratries explosives imaginées par son œuvre – Tim Roth et Edward Furlong, Mark Wahlberg et Joaquin Phoenix¹. La *persona* de James Gray, silhouette aux larges épaules, lunettes carrées et grands bras, s'impose plus tard, lorsque la presse s'étonne du temps d'attente entre deux films (six ans entre *Little Odessa* et *The Yards*, puis sept avant *La nuit nous appartient*), avant de célébrer la rapidité avec laquelle le jeune prodige du polar présente son mélodrame *Two Lovers* au 61^e Festival de Cannes en 2008. Habitué depuis son deuxième film de la grande messe cinéphile du mois de mai, James Gray fait parler de lui parce qu'il tourne avec les plus grands acteurs, parce que la critique américaine s'agace de l'accueil fait à son œuvre en France alors que la critique européenne s'insurge contre le peu de reconnaissance dont il jouit en Amérique mais que voulez-vous, dira-t-on, nul n'est prophète en son pays, surtout si celui-ci s'appelle Hollywood, dirigé par des majors ou par des moguls de la superbe d'Harvey Weinstein avant sa chute.

Au fil des ans, on apprend à reconnaître la figure de James Gray, toujours vêtu de noir. La rousseur laisse la place à quelques cheveux blancs, une barbe cuivre et sel. De plus en plus, il séduit l'auditoire lors de ses apparitions publiques en France, de la Cinémathèque française à l'Institut Lumière, ou lors de l'hommage que lui rend le Festival de Deauville en 2024. Le temps d'une masterclass ou d'un discours improvisé, il se tient avec une nonchalance parfois un peu feinte, mettant en scène son angoisse déguisée en humour féroce, faisant ainsi

1 Selon l'International Movie Database, ce sont Jeremy Strong et Adam Driver qui incarneront les deux frères de son prochain film, *Paper Tiger*, dont le tournage démarre début 2025. Le scénario du film m'a été fourni par James Gray, que je remercie ici pour sa confiance.

rire aux éclats toute l'assistance étonnée que ce garçon si drôle puisse faire des films aussi graves, et James Gray de continuer d'imiter avec beaucoup d'admiration ses proches, de Martin Scorsese à son scénariste Richard Menello, ou de rejouer des séquences entières de films qu'il connaît par cœur. Face à un public conquis, James Gray glisse du registre le plus familier à une discussion de philosophie. Parfois, au passage, il récite un poème de Louis Aragon.

LA MÉLANCOLIE DU DERNIER CLASSIQUE

Plus qu'aucun autre réalisateur de sa génération, James Gray (né en 1969) aura incarné l'inquiétude d'une cinéphilie fin-de-vingtième-siècle, avide et désespérée. Spectateur hypermnésique et passionné de cinéma classique, il revendique des influences diverses : Claude Chabrol, Luchino Visconti, Akira Kurosawa. Enfant de l'Amérique des années 1970, il est l'héritier brillant des grandes fresques de Francis Ford Coppola ou Martin Scorsese, ainsi que des polars de William Friedkin. Contemporain de Paul Thomas Anderson et Darren Aronofsky, il peut tout aussi bien se rappeler la découverte d'un film de Lina Wertmüller, écrire un scénario avec Guillaume Canet, que diriger des publicités pour Chanel et Fiat avant de mettre en scène un opéra de Mozart. Né dans le quartier de Queens à New York, il appartient à la génération d'artistes ayant assisté à la fin d'une époque, celle qui a donné un second souffle aux studios américains après la déferlante du Nouvel Hollywood, avant que la finance, nouveau Moloch anonyme, ne formate l'industrie américaine en la dopant

aux franchises, et que la boulimie de séries télévisuelles à la qualité indifférente ne fauche les spectateurs des salles obscures. Et pourtant, même après son inimaginable passage au tout-numérique avec *Armageddon Time* en 2022, James Gray continue de tourner, et ses apparitions publiques sont l'occasion de constater l'inévitable mutation d'un système. La question que le réalisateur pose à chaque film est celle du comment : comment un cinéaste peut-il continuer à faire des films ambitieux, élégants et sans complaisance ? Comment un artiste peut-il survivre dans un système qui ne fait plus confiance qu'à ses propres logiques de profit ? Comment continuer d'aimer son métier ?

Reconnu comme un styliste néoclassique fiévreux, c'est en Europe et plus particulièrement en France que James Gray devient le cinéaste incontournable dont on souligne sans cesse la virtuosité. L'«intello» du cinéma américain, auteur de huit longs métrages à ce jour, n'a de cesse de rappeler, entre deux traits d'humour, qu'à son âge (cinquante-six ans en 2025), les grands de la génération précédente avaient déjà dirigé le double de films. Incarne-t-il le dernier sursaut d'une industrie malade ou reste-t-il un maître tatillon du classicisme tardif ? La lucidité toute mélancolique dont il fait preuve dans ses entretiens le ferait ressembler à un nouvel ambassadeur de l'angoisse fataliste, s'il ne prouvait en même temps, avec une vivacité renouvelée, qu'un excellent film aura toujours raison de ses obstacles.

James Gray se débat dans un réseau de contraintes et d'influences qui ont pour but l'affirmation d'un modèle de fiction à la croisée des transformations de notre temps. Il filme aussi le vieillissement des astres hollywoodiens, de Robert Duvall et Isabella Rossellini à Ellen Burstyn

et James Caan. Les acteurs, grande passion de Gray, ne passent pas tels des météores, mais apparaissent dans les films comme des témoins qui ont traversé le firmament des studios, repères changeants mais familiers pour tout spectateur cinéophile. Rien d'anachronique, donc, à la manière dont le cinéma de Gray réactive la narration. Ses films ont beau se placer dans le sillage de Conrad, Shakespeare, Dostoïevski ou David Grann, il citera de préférence Susan Sontag et Louis Althusser, pour rappeler sans cesse que le matérialisme historique reste la seule tragédie qu'il aura souhaité raconter.

LES HABITS NEUFS DU GENRE

Après des études de cinéma en Californie, sa carrière s'ouvre avec le coup d'éclat de *Little Odessa*, douloureux portrait d'une famille de Brooklyn déchirée par la violence des mafias russes. Il sera suivi de *The Yards* (2000) et *La nuit nous appartient* (*We Own the Night*, 2007), deux thrillers ayant pour centre la corruption sur fond de trafics dans la métropole de New York, constituant avec le premier opus une trilogie noire. On a cru alors pouvoir réduire James Gray au rôle de l'un des meilleurs réalisateurs de polars de sa génération. Mais *Two Lovers* (2008), mélodrame charnière prenant de court la critique, surprend par son registre en apparence plus serein, le drame couvant presque *sotto-voce*. C'est, par ailleurs, probablement le plus sévère de ses films, s'attaquant au fantasme de l'amour, à la dépression et au conditionnement familial. Avec *The Immigrant* (2013), Gray s'initie à l'adaptation historique tout en restant fidèle à ses obsessions sur les racines de la violence dans la société nord-américaine, avant de larguer les amarres

et poursuivre en Amazonie la chimère de *The Lost City of Z* (2016), récit d'aventures faisant du fantasme de la civilisation la préfiguration des pires guerres, avec au centre l'ambition d'un homme désireux de rattraper le déshonneur de son père. Jumeau de ce dernier, *Ad Astra* (2019), le plus réflexif des films d'astronautes d'une décennie qui ressuscita le genre, place au cœur de l'industrie les questionnements d'un artiste luttant pour préserver son autonomie. Le relatif échec d'*Ad Astra*, œuvre blessée quoique magnifique, permettra la genèse du projet le plus personnel du réalisateur à cette date, *Armageddon Time* (2022), inspiré de sa propre jeunesse dans la banlieue new-yorkaise de Queens. On annonce pour 2026 le retour du cinéaste avec *Paper Tiger*, un thriller mettant en scène deux frères aux prises avec la mafia russe qui s'installe en Amérique en pleine perestroïka.

Le film noir, policier, d'aventures, le drame amoureux et le *coming-of-age movie* sont donc la tactique de ce cinéaste aussi rusé que généreux avec ses personnages. Généreux aussi son cinéma, sans ironie, mais donnant la vision critique et toujours renouvelée d'un univers hanté par sa propre dissolution. Chaque film se laisse saisir par une tonalité grave. C'est au sein d'une méditation sur le passé, d'une forme douce de mélancolie (proclamant l'influence de Susan Sontag et son idée de l'irrécupérabilité de ce qui a été) que se fabrique la partie la plus intime du cinéma de Gray qui, heureusement, n'a rien de rassurant.

CHAQUE MALHEUR A SA FAMILLE

Si la tactique de James Gray est d'adopter les codes des genres, sa stratégie, elle, est de déployer la question de la filiation. Il creuse le modèle malade de la masculinité

et l'héritage comme principales énigmes d'un univers fortement structuré avec certaines récurrences telle la relation père-fils, où abondent les thématiques relatives au jugement et au châtement (bannissement ou condamnation à mort des fils par les pères, et inversement). Patriarches dévorants, fils prodiges, frères ennemis et mères angéliques (car absentes, malades ou abominablement bienveillantes) sont au centre de ses histoires. La séparation, l'errance, la honte de classe et le déterminisme social renvoient autant au rapport à la Loi (religieuse, civile) qu'à l'échec du rêve américain, mettant à nu une société dont l'idéal de melting-pot se fissure, confrontant le racisme endémique et la fatalité des liens de sang. Néanmoins, certaines manières d'être ensemble sont esquissées, en amour, en amitié, ou dans des familles d'adoption – échappées impossibles car rien, semble affirmer à sa manière dialectique et grave James Gray, n'est censé survivre à la loi du père, aussi généreuse ou figée soit-elle. Peut-être que le rêve d'enfance ou une fête, ces choses que James Gray filme prodigieusement, nous laissent deviner une brèche pour d'éphémères moments de grâce.

**DANS
LA
CHAMBRE
DES
FILS**